

L'air de la mer rend libre

de Nadir Mohnèche

(France- 04/10/2023)

avec Youssouf Abi-Ayad, Kenza Fortas,

Saadia Bentaïeb

V.F.- 1h30

JEUDI 11/01/2024 - 21h00

DIMANCHE 14/01/2024 - 11h00

LUNDI 15/01/2024 - 14h00

Court métrage : Le Figuier de Kimmy Conchou (Fiction- 02'33)

Une histoire parmi d'autres, à propos de l'amour, du mariage et des fruits de la passion.

Une vraie bataille de mots, absurdes et métaphoriques, dans le seul but de déclencher des rires... Mission accomplie !

Nadir Mohnèche est né le 21 février 1965 à Paris de parents algériens. Son père meurt trois ans plus tard d'un accident du travail, ce qui provoque le retour de sa mère avec ses deux fils à Alger. Il connaît l'apogée du régime de Boumédiène, les nationalisations, la révolution agraire, les pénuries d'approvisionnement. À 16 ans, il quitte sa famille pour revenir à Paris. Il commence son apprentissage de la vie, découvrant les facilités et les difficultés que l'on rencontre dans une grande capitale européenne quand on est un adolescent seul et algérien. Après le baccalauréat et deux ans de droit, il change d'orientation et décide de suivre des cours d'art dramatique, entre autres à l'école du Théâtre national de Chaillot. Durant cette période d'apprentissage, il découvre le cinéma, achète une caméra super 8 et s'initie à l'image. En 1993 il s'installe à New York pour deux ans, s'inscrit en cours de réalisation à The New School for Social Research, où il tourne deux courts-métrages. De retour à Paris, il dirige son premier long, tourné au Maroc : *Le Harem de Madame Osmane* reste à l'affiche en France durant tout l'été 2000. *Viva Laldjérie*, tourné à Alger en 2003 est le film qui le fera connaître, *Délice Paloma* (2007), *Goodbye Morocco* (2013) puis *Lola Pater* avec Fanny Ardant (2017).

« L'air de la mer rend libre » : une union impossible à consommer et à vivre (Jacques Mandelbaum - Le Monde - 04/10/2023)

Le film sera donc l'histoire d'un mariage imposé à la hussarde pour mieux enterrer ce qu'on ne saurait voir, union impossible à consommer, si ce n'est à vivre, dont les deux protagonistes vont devoir, tant bien que mal, surmonter ensemble la folle hypocrisie qui le détermine et les mensonges intenable qui en résultent. L'histoire, si l'on veut, d'une confiance mutuellement conquise et de l'apprentissage, assez touchant, de la conquête d'une commune résilience.

Un mot, pour finir, de l'excellent casting qui se met au service de cette intrigue à la fois ténue et poignante. Mélange de nouveaux visages et d'acteurs confirmés, d'expérience théâtrale ou purement cinématographique. Du côté de la jeunesse, Youssouf Abi-Ayad vient du Théâtre

national de Strasbourg, Kenza Fortas a soudainement éclaté dans *Shéhérazade* (2018), de Jean-Bernard Marlin. Du côté des rôles plus confirmés, Saadia Bentaïeb a fait l'essentiel de sa carrière aux côtés du metteur en scène de théâtre Joël Pommerat, alors que Zinedine Soualem et Lubna Azabal, figures reconnues, n'y ont plus rien à prouver. Où l'on voit ici encore l'amour de Nadir Moknèche pour le mélange, l'impureté, la libre confrontation des expériences.

Entretien, extraits du dossier de presse :

Saïd et Hadjira sont ainsi tous deux emprisonnés dans une case sociale. Ils n'auraient pas dû se rencontrer, mais se retrouvent liés. Elle nourrit le projet de former une famille, tandis que lui est un peu perdu. C'est le couple-pivot autour duquel se sont agrégés les autres personnages(...)

Le lien avec Vincent se fait par cette mélodie. Je souhaitais depuis le début que Vincent soit musicien.(...) En outre, même lorsque j'opte pour le drame, je veille toujours à garder une certaine légèreté, à tenir le pathos à l'écart. D'où cette musique jazz, signée Samy Thiébault, qui évoque l'Amérique, un ailleurs clairement non oriental.(...)

Ces femmes sont toutes de la même famille. Ce sont mes personnages féminins récurrents. Si j'étais entré de plain-pied dans le cliché des mères, je les aurais voilées, ce qui serait allé de pair avec le fait qu'elles imposent ce mariage à leurs enfants. Je préférais avancer à contresens et imaginer que la mère de Hadjira s'autorise à faire les quatre cents coups, mais l'interdit à sa fille. On comprend qu'elle ne travaille pas lors de la lecture des états civils à la mairie. Son comportement est à l'opposé de ce qu'elle prône. La mère de Saïd, obnubilée par l'honneur familial, est plus proche de Madame Osmane dans mon premier long-métrage. Là aussi, le lien est direct.(...)

J'ai pensé la topographie de l'appartement de Saïd et Hadjira comme un aquarium, et comme un espace scénographié, où ils vont se croiser, se regarder sans se parler, se surveiller et être surveillés, observés... La question était d'imaginer comment ils pourraient vivre ensemble et séparément à la fois. Quant aux poissons, j'avais envie de donner une passion à Saïd, qui l'isole un peu des autres, car cela demande du travail et de l'attention, et par la même occasion, dévoile sa sensibilité.(...)

La mer m'est indispensable. C'est un horizon, une ouverture, une couleur qui m'apporte de la sérénité. L'air de la mer rend libre renvoie un adage du Moyen-Âge, «l'air de la ville rend libre ». Un serf qui s'installait en ville se libérerait de son seigneur après un délai d'un an et un jour.

Il y a là l'idée de l'émancipation, qui parcourt le film.

